

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.

HANS VON BÜLOW

SOMMAIRE

Hans von Bülow — Portrait, Ch. Tichon.
Hans von Bülow, M. R.
Lettre sur les XX, G. L. D. D.
Ma correspondance, Melek.
Fête à Dolée, Hub. Stiernet.
Les Poètes Namurois, Hub. Krains.
Un scandale, Loys de Giral.
Chronique musicale, "
Chronique des théâtres, P.
Henri Simon, Sphinx.
E. Antoine — Portrait.

Hans von Bülow.

Depuis trente ans, le nom de Hans von Bülow est mêlé à toutes les luttes pour l'Art: c'est le militant par excellence.

Que ce soit par la plume du critique, par le bâton du chef-d'orchestre, par l'exécution au piano, Hans von Bülow a fait une incessante propagande avec un zèle, une autorité, une audace inouis. A 20 ans il tenait la plume dans des journaux de musique, dirigeait « *Lohengrin* » et « *Tanhäuser* » à Zurich et donnait des concerts. Que de haine ne s'est-il pas attiré, mais que d'enthousiasmes aussi!

Les événements de sa vie sont trop

nombreux et divers pour être relatés en ce cadre étroit.

**

Son interprétation au piano est incomparable; c'est le sommet le plus élevé que puisse atteindre un virtuose: l'abstraction complète du soi, l'effacement de la personnalité devant l'œuvre. C'est cette compréhension si intime qui lui fait rendre avec une égale vérité, Bach, Beethoven, Chopin, Schumann. Cette aptitude merveilleuse à traduire fidèlement les tempéraments les plus opposés, comme Bach et Chopin, ne peut être le fruit d'une éducation musicale purement technique, si parfaite fût-elle. Non, c'est le fait d'un esprit cri-

tique, d'un penseur qui s'astreint à pénétrer le concept primaire d'une œuvre avant d'en considérer la surface, à percevoir d'abord le fond subjectif d'une œuvre musicale, à en distinguer clairement la poétique avant d'en déterminer la réalisation matérielle la plus conforme à l'esprit du compositeur. Ce n'est donc pas une méthode de virtuosité à la portée des pianoteurs; c'est le privilège d'une nature artistique exceptionnelle. Hans von Bülow est un des rares qui puissent affirmer « Je suis musicien — Rien de ce qui est Musique ne m'est interdit ». Parce qu'un esprit tel que le sien lui suppose une faculté de discernement, de jugement exactement équilibrés, alors que souvent les plus beaux tempéraments d'artiste ont un côté faible.

**

On sait sa mémoire étonnante. Il connaît, de tête, non seulement son immense répertoire de pianiste, mais encore la plupart des grandes œuvres orchestrales anciennes et modernes. Il nous disait, lors de son passage à Liège, avoir, dans un concert, fait exécuter plusieurs symphonies, entr'autres la IX^e de Beethoven *deux fois de suite*. Et il ajoutait malicieusement: « De cette façon le public comprend mieux. »

Son esprit caustique se traduit parfois par des mots assez vifs. « Je n'ai trouvé, nous disait-il encore, aucune satisfaction dans les théâtres et leur répertoire. *Ce sont les mauvais lieux de la musique* ».

Cela peint bien l'indignation d'un homme de cœur dont toute la vie n'a qu'un but « l'Art pour l'Art. »

M. R.



Lettre sur les XX.

Vous nous demandez, mon cher Sivil, quelques mots, une impression rapide, un compte-rendu succinct sur les XX.

Cette impression, nous pourrions la résumer en un mot: l'exposition est superbe!

Voilà qui repose enfin de la cuistrerie des salons officiels et de la médiocrité de certaines expositions particulières. On sort de là avec la joie, la belle joie d'art plein le cœur. Cela enthousiasme et cela ravit.

Ce qui domine, cette année, c'est le néo-impresionisme. Notre siècle est l'inventeur, quasi, du paysage. Le paysage n'est plus, maintenant, l'accessoire d'un tableau; on veut aussi autre chose que le simple pittoresque. C'est l'âme, l'âme même du pays qu'on cherche. On a chanté la rusticité, l'harmonie des forêts, les idylles des sous-bois, l'électrique emportement des flots — et maintenant, c'est la lumière, la lumière pure et sereine, qu'on enferme dans des cadres blancs, comme dans une cage, et qu'on fait chanter, comme une alouette matinale.

Le néo-impresionisme s'impose. L'actuelle exhibition, radieuse et décisive, démolit les préjugés des vieux critiques encore vautrés dans les bitumes de l'ancienne peinture, illumine, de sa victoire incontestée, et malgré eux — les noie dans la clarté de ses rayons joyeux,

les lauriers académiques, désormais fripés et mis au rancart, dans le grenier des vieilles lunes, pleurnicheuses de goudron et de pâtes huileuses.

Au premier rang des combattants, ainsi cuirassés des reflets du soleil nouveau, M. THÉO VAN RYSSSELBERGHE. — Son portrait de Mlle Séthe est d'une rare exquisité. C'est de l'élégance pure baignée de lumière. C'est une joie, une jeunesse. La vie y est fraîche, et tout chante le bonheur de l'adolescence, en cette féminine atmosphère qui ravit et semble volée à une liesse d'aurore. Ses *Marines* vibrent, ruissellent de jour, scintillent comme les flots, semblent faites d'air et d'écume.

M. GEORGES SEURAT, le chef de l'école, est peut-être plus sec. Mais ses *Posées* ont une rare gracilité de lignes, une belle tonalité de chairs nues, et dans ses paysages, l'air se condense et s'épand.

M. PISSARO, en sa *Seine* est plus clair, plus vibrant. C'est un éclat qui saute à l'œil, une tapée radieuse. Voilà une des toiles les plus intéressantes du salonnet. Il expose aussi de fort beaux paysages.

M. VANDEVELDE, un nouveau venu aux XX, entre franchement dans la voie nouvelle. Son faire s'illumine, s'affine. Son portrait de fillette a de la grâce enfantine; un de ses paysages est d'une rare impression.

M. TOOROP emploie mal le pointillé. Nous préférons ses autres toiles. Mlle Boch, aussi convertie au système récent, a encore un peu de noir sur sa palette.

M. MONET expose quatre marines — des vues de la Méditerranée, dont deux tout au moins sont presque des chefs-d'œuvre.

M. ENSOR étonne à nouveau par la vigueur et la variété de son talent. Sa grande toile : *Adam et Eve*, vue à la perspective voulue par l'œil du peintre, est d'une coloration extraordinaire; du Rubens, qu'un rien trop de vague empêchera beaucoup de visiteurs, même artistes, de priser à sa haute valeur. Nous devons regretter que dans ses visions fantastiques, M. Ensor ne sache pas écarter certaines tendances à la fumisterie. Ses eaux-fortes et ses dessins sont de toute beauté.

M. HENRY DEGROUX affirme avec éclat sa puissante nature de peintre. Sa grande toile : *La procession des archers*, est une œuvre grandement pensée.

Le dessin s'affermir et progresse de jour en jour. Avec des couleurs sobres et sombres même, comme tout ce que fait M. Degroux, il arrive à un coloris magnifique et une lumière d'une rare intensité. Une série d'études : forains et paysages témoignent du labeur artistique et du talent de ce jeune peintre qui d'ici à quelques années tiendra certes l'une des premières places parmi nos grands artistes.

M. DARIO DE REGOVOS réussit très bien le pointillé. *La rivière à sec* et *La confession* sont deux belles toiles parmi les meilleures qu'il ait produites. — M. G. LEMMEN expose une intéressante série d'études et de croquis; — M. CONSTANTIN MEUNIER son triomphant *Puñeur* et deux superbes dessins du pays noir.

M. FÉLICIEN ROPS trois réalisations de *Diaboliques*, étranges et poignantes, tout-à-fait admirables. — M. WILLY SCHLOBACH une série d'études de femmes : *Londres*, *Hantise*; types particuliers de perversité, impavides et lubriques femelles, dont l'artiste a, d'un crayon délicat et sensitif, intensément exprimé les angoisses de volupté latente.

M. VAN STRYDONCK est resté grossier et vulgaire, habilement médiocre et sans intérêt. M. PAUL DUBOIS, M. CHARLIER exposent des bustes et des statues proprement faites dont il n'y a rien à dire. A remarquer une admirable statuette de Rodin : homme regardant l'abîme.

Parmi les invités dont nous n'avons pas encore parlé, nous citerons :

M. WILLIAM OTOTO dont les deux *glaciers* sont rendus avec une belle intensité d'impression. M. WILSON STEEN avec son soir d'été si chaudement coloré de tons savoureux où se prélassent des fillettes aux corps graciles et souples et sa *Jetée de Waberswick* qui nous dit si bien l'atmosphère brumeuse et lourde de la mer sous un ciel orageux. M. MOREAU NE-LATON dont les pastels, particulièrement, sont très beaux.

Les eaux-fortes et les gravures de M. MAX KLINGER, dans un style peu moderniste, sont pourtant dignes d'être regardées avec soin. M. MARCELIN DESBOUTIN est un buriniste vigoureux et sûr de lui. A voir son portrait d'Emile Zola. Dans ses eaux-fortes, M. BRACQUEMOND est plus mièvre, plus figolé, mais très élégant et d'une coloration captivante.

M. ALBERT BESNARD est « ficelle »; ses chairs sont de nacre et sans robustesse; M. LUCE expose de très intéressantes études très mal colorées, et M. GAUGNIN a une série de tableaux bizarres où l'on peut trouver du talent mais dont le coloris et parfois le dessin sont funambulesques.

Tel est le bilan de ce salonnet qui fera époque dans les annales de notre jeune mouvement d'art.

G. L. D. D.



Ma correspondance.

A mes amis Alex et Léon, optimistes.

Vivement sollicité par un lecteur, j'ai voulu recueillir et publier en un volume élégant toute ma correspondance depuis l'âge de raison.

Chose étrange, qui surprendra tout le monde, sauf moi, il ne reste trace nulle part de cette correspondance.

Je me suis livré dans mes appartements à un sac véritable et je n'ai retrouvé qu'une lettre, un brouillon, que d'ailleurs je ne me souviens plus très bien avoir écrite.

La voici dans sa radieuse simplicité :

Alger, le 15 décembre 1842.

Madame,

Vous m'avez fort embarrassé, l'autre soir, en me demandant à brûle-pourpoint : « Mais en définitif, qu'est-ce que vous aimez donc? vous! »

Il y avait ce soir-là chez vous quelques vieillards aux cheveux blancs, quelques vieillards sans cheveux, quelques jeunes filles belles comme des héroïnes, quelques jeunes gens corrects jusqu'à la férocité.

J'ai bredouillé...

Je bredouille toujours, Madame, quand je ne sais que répondre.

Les vieillards ont regardé le plafond pour ne pas rire...

Les jeunes filles m'ont joliment ri au nez.

Les jeunes gens ont eu tous l'air de dire : Est-il bête!

La nuit, j'ai pensé longuement à votre question, je suis descendu en moi-même.

En pension, nous faisons ça tous les soirs; or j'ai dans ma vie douze ans de pension.

On priait le soir, vers neuf heures. Nous étions bien cent. C'était à qui crierait le plus fort.

A un moment donné le préfet disait : « Descendez au fond de votre conscience! »

Nous descendions.

Les uns sommeillaient, les purs se cachaient le visage.

Un silence sépulcral tombait sur l'assemblée, silence que les mouches semblaient traverser avec un bruit de tonnerre...

Cinq minutes après le préfet hurlait : « Fin de l'examen! »

Et le chœur reprenait mugissant et terrible, et la prière nous sortait des poumons, non de l'âme, et nous avions hâte d'en finir tant les nœuds des bancs de sapin nous cassaient les rotules.

Mais j'abrège, Madame...

Je me suis donc scruté, interrogé, j'ai retourné mon âme comme un gant, j'ai secoué mon cœur comme un panier à salade, de façon à ne laisser rien d'obscur ni de mystérieux.

La vérité m'oblige à déclarer que je n'y ai pas découvert grand chose.

Cela m'a même procuré une légère désillusion.

Avant ce sondage personnel, je ne me croyais certes pas un grand homme, je ne m'imaginai pas être le propriétaire d'une souveraine sécurité, d'une inépuisable mansuétude, d'une pureté reconfortante, mais, franchement, je me croyais un peu meilleur que je ne me suis trouvé.

On se regarde à travers un prisme,

Madame, et l'on regarde son prochain à l'œil nu.

Le prochain est toujours laid et grossier.

Heureusement, nous sommes les prochains les uns des autres!

Eh bien! savez-vous ce que j'aime? Vous d'abord...

Je vous aime énormément, parce qu'un jour, (vous aviez vingt ans!) après une littéraire déclaration de ma part, vous êtes partie d'un accès de fou rire, parce que vous vous êtes redressée alors de toute votre admirable hauteur pour me dire :

« Monsieur! vous êtes un gamin! »

J'aime les femmes ainsi, moi!

Puis j'aime les poètes, ces fous épris d'azur et d'impossibilités! Les songe-cieux qui vont pauvres par les âpres chemins de la vie, les pieds dans la boue, la tête au ciel.

Et tous les murgériens troués, tous les seigneurs des grands chemins d'Espagne, dont les coudes percent le pourpoint, tous les artistes, tous les penseurs qui prennent l'existence pour une mauvaise plaisanterie, qui n'ont rien dans l'escarcelle et tout dans l'âme et qu'on pend pour leur geuserie et qui font au gibet meilleure tête qu'ailleurs...

J'aime les regards des enfants, ces petites choses du ciel.

J'aime ceux qui tombent dans l'immense lutte, délaissés, trahis; j'aime le jockey qui arrive dernier, le canotier qui chavire, l'acteur que l'on siffle...

Et la longue file des prisonniers sur les routes grises, les soldats de la défaite, pâles, découragés, qui portent leurs guenilles et leur honte sur la terre étrangère.

J'aime Absalon pendu par les cheveux, j'aime la Vierge au Golgotha, les Huguenots assassinés, Jean Huss rôti, Louis XVI, Marat...

Tous ceux que l'histoire ou les hommes ont décapités.

Aussi les feux d'artifice qui ratent, les gens qui manquent le train, le capitaine d'un navire qui sombre...

Encore, un tas de choses...

Il me semble que j'aime tout, Madame.

Et que si j'ai un faible pour quelqu'un,

c'est pour moi!

MELEK.



Fête à Dolée.

Guilleret s'est levé le vieil homme parce que, tels en des ostensoirs, au milieu des glorieuses écumes d'argent mat, apparaissaient des ronds de ciel bleu dans les cadres mousselineux des givres fleurissant de leurs froides efflorescences les vitres froides.

Ciel très grand, très clair, sans éclat, sans rayon comme sans brouillard, — très placide ciel des matins de gelée, où les étoiles viennent de fermer leurs yeux d'or.

Et le vieil homme de haute et maigre stature, roulant autour de son cou, interminablement, jusqu'au menton, sa cravate noire, pensait :

— Aujourd'hui, j'ai quatre-vingts ans...

Beau présage, belle journée...

Première gelée!

Puis, bruyante, voléta cette phrase, éveillant de vagues carillons, éfarée, doucement apelante de « l'autre » comme un oiseau seul dans les branches énamourées.

— Première gelée! Première gelée! Tirelirant, gazouille bientôt « l'ap-pelé » :

— Fête à Dolée! Fête à Dolée!

Et le vieil dicton évocatoire réjouit le cœur du vieil homme :

Fête à Dolée

Première gelée!

**

Fête à Dolée! Tout le long de la grande route blanche qui va par les vastes plaines harmonieusement vallonnées et blanches aussi de fine neige, — pluie d'albe duvet des grands cygnes mystiques de l'air — tout le long de la grande route blanche, impatients des sauteries, les couples cheminent.

Vingt minutes de marche : le temps pour les rustres, forçats de la charrue, de briser l'algaçon, de s'assouplir les jambes, d'affûter les fringales et d'allumer aux joues les pivoinés de fête.

Déjà, dans la campagne, comme une vague roulant des épaves, se traîne une rumeur confuse où se perçoit à peine le gloussement des orgues essouffées :

Fête à Dolée! Fête à Dolée!

Allègre, marche le vieil homme grand, maigre et fort, à côté d'un vieil homme petit et gras, au visage rond et souriant, par la singulière attirance des contrastes, son ami depuis soixante-quinze ans. Quinze lustres d'amitié rompant l'uniformité du monde querelleur! Anachronisme, le vieux couple! Sublime monstruosité du grand monstre moderne!

A la kermesse! comme il y a soixante ans! et dans leur esprit de vieillard aux heureuses récurrences, sous leur chapeau de soie aux reflets verdâtres, ils ont encore vingt ans! Se tremoussent juvénilement leurs vieilles jambes dans leur haut-de-chausse et volent les cailloux sous leurs cannes gaïement balancées dont ils dédaignent le secours.

Au bruit de leurs pas rajeunis, s'accomplit, radieuse, la résurrection des choses vécues. De tous les points de l'infinie campagne, s'essore un demi-siècle de souvenirs qui passent, rapides étourneaux en volées nombreuses, noyant l'âme des vieux hommes à la vieille mode : le milieu, suggestivement vaincu, s'harmonise; surgit un monde oublié; murmurent, délicieusement vieillottes, des gavottes et des menuets et les jeunes arbres, — trop mièvres — au bord du chemin, disparaissent devant les vieux qui se relèvent... Les vieux?...

Oh! pas si vieux!

— Plus gaillardement marchent les amis et leur conversation s'anime :

Les arbres... ils les ont vu planter, puis grandir, puis pousser leurs branches et s'étendre et ombrager la route; comme eux, ils ont grandi, vieilli, blanchi...

Mais, palsembleu! ils sont encore debout et le bûcheron a couché à terre les grands ormes mutilés, morts..... comme tous les compagnons d'autrefois, les joyeux compagnons de la fête à Dolée, et comme leurs commères alors fraîches et belles, et comme... mais, comme tout un monde qui ne survit qu'en eux...

Et ils sont fiers d'être les derniers, les forts; orgueilleux d'avoir vu beaucoup tomber, beaucoup périr, beaucoup passer... beaucoup plus que les grands ormes de la route qui sont là, abattus!

De ce bois, on fabriquera des instruments de folle musique qui feront sauter aux kermesses, des hochets, des berceaux pour ceux qui viendront, des cannes pour les vieillards qui s'en iront, puis... des cercueils...

Oui, des cercueils...

Et leur humaine vanité, sottement exaltée d'avoir beaucoup languï, butée à cette pensée du néant, s'affaisse.

Ils sont pensifs.

Mais, les cloches du village en fête sonnent clair; les cris, les musiques s'entendent mieux; tout s'émeut et chante : trêve aux idées moroses!

Fête à Dolée! Fête à Dolée!

**

Le décor d'un vaste opéra comique. Un ciel surchargé d'étoiles que ceint la merveilleuse voie lactée. Une obscurité très tenue, des ombres imprégnées de lumière. A terre, ça et là, de petites flaques d'eau congelée scintillent comme des feux tombés de la grande illumination des espaces.

On attend Pierrot, l'amant de la

lune, Pierrot en des poses réjouissantes et sa sérénade à Colombine...

Le voici, Pierrot, Pierrot dédoublé, Pierrot grand et maigre avec Pierrot petit et gras.

Les vieux amis sont gais. Ils se sont attardés, revivant des heures de jeunesse, n'aimant le présent que pour le contraste qui leur rendait le passé, se revoyant gambader dans les jeunes couples et après les fantaisistes quadrilles, allant avec eux se rafraîchir au comptoir, accompagnés, en rêve, de la danseuse toujours joliette et capricieuse d'il y a soixante ans, lui tournant un naïf madrigal...

Et la pauvre est morte, biseafeule, l'an dernier.

Archaïque et disparates, la silhouette des vieux amis se dessine longuement avec des gestes drôles, drôles d'être faits par ses membres qui les ont oubliés. Le tenant par la main, les cannes marquant la mesure d'un rythme doux qui caractérise le groupe, ils fléchissent légèrement en cadence, leurs maigres jambes dans leurs longs bas.

La lune rit dans les boucles d'argent de leurs souliers plats et sa face ronde s'éjouit au milieu de sa collerette de halo.

Tels ces antiques instruments dans un musée à qui une main artiste tout-à-coup fait, presque tout bas, chanter de très vieux airs, l'âme des amis laisse échapper des refrains de jadis que chantonnent leurs voix semblables à celles des cordes tendues depuis un siècle.

En folle sarabande, s'agitent autour d'eux, dans la grande campagne, les kermesses d'antan :

Fête à Dolée! Fête à Dolée!

Puis, l'une d'elles, plus magnétique, se détache: celle qui suivit le tirage au sort, les brouilla pendant quinze jours.

Oui, oui, ils se brouillèrent; était-ce drôle!

Mais, elle était gentille, Agnès, cette blonde gamine qui les avait affolés l'un et l'autre!

Leurs cœurs qui se souviennent, s'attendrissent ensoleillés et cet amour, rose de Jéricho, sous la rosée du souvenir, renaît, jaloux, après toute une vie.

Agnès! — Oh! ils ne sont plus si bons amis, depuis ce nom!

— Et, après tout, ce fut moi, qu'elle préféra.

— Holà! camarade! Tu oublies que je fus son compère le dimanche suivant?

— Eh toi, qu'elle me choisit pour son roi, à l'Épiphanie?

— Et qu'elle m'envoya son portrait?

— Tu mens!

— Menteur toi-même! Je te le ferai voir....

— Greluchet! je te défends de répéter!....

Le vieil homme grand, maigre et fort, livide, saisit rageusement par les deux bouts la cravate du vieil homme grassouillet, très rouge, puis, il tire, tire, tire plus fort, maîtrisant de ses poignes osseuses son ami qui se débat... — il ne bouge plus et tombe, replié sur lui-même....

Etranglé! — Le vieil homme a étranglé son frère, payant par un assassinat trois quarts de siècle d'amitié!

Au loin, hocquètent les dernières gaietés :

Fête à Dolée! Fête à Dolée!

Demain, lundi, le vieil homme, grand et maigre, mourra doucement dans son lit, effrayé de son crime, effrayé de rester seul, sans ami, et tous deux partiront ensemble, toujours amis.

Puis, les nuits de kermesse, les grandes nuits étoilées où l'on écoute dans les airs la sérénade de Pierrot, au-dessus de leurs tombes qui se toucheront viendra planer l'âme d'Agnès.

Fête à Dolée! Fête à Dolée!

HUBERT STIERNET.



Les Poètes Namurois

par M. Aug. Vierset.

Un coquet petit volume artistement imprimé par Bénard et dont Aug. Donnay a superbement illustré la couverture bleu-tendre.

M. Vierset y détaille, en belle prose, les mérites de quelques namurois qui ont fait des « marimeince » à la Muse wallonne.

Le livre s'ouvre par une étude sur *Moncrabeau*, le célèbre et exhalant orchestre où se trouvent réunis les instruments les plus bizarres. Voici le portrait que trace des quarante Molons un poète du cru (on verra que les *mandarins* sont seuls accueillis dans ce cercle) :

Volés là, waitiz-les bine,
C'est co todis les Molons
Qu'arriv'nu tot droeit dell' Chine
Po v'nu vôte leux compagnons.
Ils ont télmeint dell' mémoire
Qui su deux ou troeis legons,
— Et persone ne l' vorouve croeire —
Ils caus'nu d'jà bin l' wallon.
Yé, Tehin-Kao et Zin'-Zigne,
C'est vraimeint l' fleur d'avaur-là :
Cos cadots-là n'ont noin l' tigne,
Car ils n' poit'nu pont di ch'v'ria.

Cette originale société, constituée dans un but philanthropique et dont tous les instruments de musique, au début, consistaient simplement en flûtes à l'oignon, a succédé au « cabinet des Mintes » qui groupait tous les farceurs de Namur, lesquels n'étaient reçus membres qu'après s'être soumis à un drolatique examen où ils devaient « conter avec esprit — one minte — plus ou moins littéraire. »

Les poètes wallons n'ont jamais passé pour des esprits moroses. Ceux de Namur ne manquèrent pas de s'affilier au « cabinet des mintes » qui devint ainsi le cénacle des lettres wallonnes. On buvait, on chantait, on jouait de la flûte à l'oignon, on mangeait des plats de « *queuvis* » et, une fois l'an, on s'en allait processionner dans l'île de Dave où avait lieu un pantagruélique festin.

C'était le bon temps. Les poètes se trouvaient à l'aise dans ce milieu où tout favorisait l'éclosion de leurs œuvres. Ils avaient un public qui goûtait leurs poésies et les tant joyeuses séances et fêtes du « cabinet des mintes » abondaient en péripéties drolichonnes sur lesquelles leur verve s'exerçait souvent.

M. Vierset s'est surtout attaché à faire l'analyse des œuvres de trois poètes : Wérothe, Colson et Lagrange.

Wérothe a principalement chanté les joies de l'intimité, les douceurs de l'amour. Il excellait à décrire les scènes d'intérieur, le bonheur de la mère devant le berceau d'osier où son poupon riote, les plaisirs et les tribulations des gosses se fauflant dans les vergers pour marauder puis se volant mutuellement le produit de leurs rapines. Ces deux strophes extraites d'une de ses meilleures poésies donneront une idée de sa manière :

C'est vosse galant, Marie-J'osephe,
Qui peins à vos, qui n' sait doirnu.
C'est vosse galant, li fils d'à J'ephe
Vosse vî galant J'auques li camus.

Douvioz one craille à vosse feniesse
Po bin schoûter mi p'tite ch'anson ;
Ca c'est vos qui m' fait tourner l' tiesse
Mi p'tit broch'on !

Colson, lui, fut avant tout un satirique, un faiseur de « pasqueies. » Il voyait le côté ridicule des choses et se moquait narquoisement des travers et des prétentions de ses contemporains. Il se méfiait des « nouveautés ; » il semble n'avoir eu qu'une confiance limitée dans le progrès ; il regrette « li teimps passé » où l'on vivait plus simplement et à meilleur compte :

Mi père m'a dit qui por on còp d' lancette
Do teimps passé on n' donneuve causu rein
Soveint d'awette vos aviz on lav'meint...

Il raille les gens du peuple qui visent à sortir de leur condition :

I gna pus pont d' ceinsresses
C'est comme totès princesses ;
Vos n' sauriz causu pus les r'connais/s/o.
Adèle ch'ante on solo
Flore j'oue do piano ;
On n' dit pus J'enne, Mayanne ou Tantêche ;
Elles vos dans'nu l' polka,
Tot comme à l'Opéra,
Tortotes au pus légg'ères
Elles ni touch'nu pus terre ;
On n'éteint pus brûti
Leux gros pas, leux gros pids.

Li p'tite feille do bierg'i

Aimo li musique ossi,

Mais waiti si n' faut nin iesse one sottte,

Elle est diâle po l' tambour

Et di crainte qu'on nè l' gour

Elle li cach'o todis pa dsos ses cottes.

Quant à Lagrange, il fut un peu le poète officiel de la bande. Ce genre porte généralement malheur à ceux qui le cultivent. Le poète gagne ordinairement en ridicule ce qu'il perd en lyrisme. Lagrange n'a pas échappé à cette fatalité si l'on en juge par un vers où il compare les paroles du roi à des « monuments. » Ces vers-là ne sont heureusement pas les seuls qu'ait faits Lagrange. Il existe de lui de délicieuses poésies où il a très heureusement décrit des coins de nature.

Quelques pages du livre sont consacrées aux poètes inédits. On y trouve également quelques piécettes de poètes contemporains : Metten, Godenne, Mandos et Cabu.

M. Vierset clôt son volume par quelques réflexions mélancoliques. Il paraît que les Namurois se désintéressent de la poésie wallonne. Le dernier avatar du Cercle Moncrabeautien a coïncidé avec la décadence de la littérature autochtone. Son tintamarant orchestre a étouffé la voix des bardes populaires. Ah! comme ils avaient raison nos vieux poètes wallons de railler les gens du peuple et les petits bourgeois qu'ils voyaient renoncer peu à peu aux us et coutumes locaux, substituer aux sabots « des solés d' chinoeis » et remplacer les modestes « cornettes » par de prétentieux chapeaux à fleurs. Ils savaient, d'instinct, que ce dépouillement ne s'accomplissait pas sans danger pour la poésie wallonne. Et eux, qui se penchaient constamment vers le sol pour écouter les palpitations de la terre comme on écoute les battements d'un cœur et dont le champ d'observation était limité au monde pittoresque des humbles, éprouvaient un grand déchirement à voir disparaître, une à une, des habitudes ancestrales qu'ils avaient souventes fois chantées dans des vers où il semble qu'on retrouve l'éclat de la rosée, la fraîcheur de l'herbe et le parfum des fleurs qui s'épanouissent au pied des buissons.

Leurs craintes n'étaient pas chimériques. Le patois a perdu — même dans la bouche du peuple — une grande partie de sa pureté. On parle actuellement un wallon matiné de français. Et ce n'est plus guère que sur les lèvres des très vieux qu'on retrouve certains mots wallons d'une affriolante saveur de terroir. Comme ces mots-là font sourire les imbéciles, les vieux eux-mêmes les désapprennent insensiblement.

Pour nous consoler du dédain dans lequel on tient actuellement le dialecte wallon, je ne saurais trop conseiller la lecture du charmant volume de M. Vierset. Ceux-là y trouveront un délicieux plaisir, qui ont gardé, intact au fond de leur cœur, le vivace amour du coin de terre où ils ont promené leurs premières rêveries.

HUBERT KRAINS.



Un scandale.

Nous venons d'apprendre la décision du conseil communal de Bruxelles relativement à la direction du théâtre de la Monnaie pour la campagne prochaine ; MM. Stoumon et Calabresi ont été nommés directeurs en remplacement de MM. Dupont et Lapissida.

Il n'y a pas à hésiter au sujet du qualificatif qui convient à ce fait : c'est un scandale! ; aussi l'émotion du monde artistique a été énorme, lorsqu'il a appris cette incroyable nouvelle.

Sur 27 conseillers présents, si s'en est trouvé juste 14 pour apporter leurs voix aux anciens directeurs contre les directeurs actuels.

Nous voudrions bien savoir à quels mobiles ont obéi les 14 conseillers précités? Assurément pas à des préoccupations d'art. On ne peut s'empêcher d'être indigné quand on voit ainsi les plus hauts intérêts artistiques compromis par l'omnipotence ignare d'une bande de marchands de moutarde, incapables probablement de distinguer une symphonie de Beethoven de *La Fille de madame Angot*.

Si cela continue, la ville de Bruxelles sera bientôt légendaire ; en effet, il n'est pas une occasion de se mettre en contradiction avec les intérêts de ses concitoyens, que le conseil communal de cette bonne capitale laisse échapper. On y accumule les gaffes, les aneries ; les décisions imbéciles signalent les assemblées du conseil qui seraient une source inépuisable pour la verve d'un écrivain d'opérettes.

Mais il ne suffit plus à ces messieurs de tripoter une politique de crétiens, de déployer des qualités de financiers d'une clairvoyance de borne, d'être des administrateurs d'une capacité extravagante.... de sottise ; — non, notre renommée musicale leur a paru trop bien établie, sans doute, et le théâtre de la Monnaie trop artistiquement dirigé : ils y ont mis bon ordre.

MM. Stoumon et Calabresi ont certes laissé de bons souvenirs, mais nous sommes curieux de juger de leur prochaine campagne, lorsqu'ils seront privés de la collaboration de MM. Dupont et Lapissida, leurs anciens chef d'orchestre et régisseur-général.

La décision du conseil est d'autant plus injustifiable, que la prorogation de la date de vote au sujet de la direction, avait été faite à la suite de modifications apportées au cahier des charges à la demande des directeurs actuels, et accordées pour leur permettre de conserver la direction.

MM. Dupont et Lapissida ont donc tiré les marrons du feu pour MM. Stoumon et Calabresi, arrivés sournoisement au tout dernier moment, et qui ne semblent pas avoir eu une attitude très correcte et très digne dans cette affaire.

De par la volonté de son conseil communal, Bruxelles perdra donc M. J. Dupont, l'un des meilleurs chefs-d'orchestre de notre époque ; ailleurs on lui eût fait une situation spéciale pour le retenir ; ici on l'oblige à s'en aller.

C'est là la récompense des vingt et cinq années qu'il a passées parmi nous à combattre pour faire l'éducation musicale du public et pour la haute réputation d'art que ses efforts, couronnés de succès, ont méritée à notre ville.

Nous exprimons à MM. J. Dupont et Lapissida toute notre sympathie, notre regret et l'indignation que nous cause la décision du conseil communal.

— Que ce « corps électif » continue sa gestion à la Roi Petaud ; bientôt, les hommes éminents qui y pontifient et y rendent leurs oracles nous vaudront cet appellatif de quelques villages français : Bruxelles-aux-oies.

LOYS DE GIRAL.



Chronique musicale.

LE ROI D'YS.

M. Lalo a attendu de bien longues années la satisfaction de voir son œuvre jouée et couronnée de succès. Paris a fait au *Roi d'Ys*, tardif début à la scène de l'auteur de tant de belles symphonies, un accueil très enthousiaste ; Bruxelles, sans avoir été considérablement emballé, l'a reçu cependant d'une manière chaleureuse. Et l'on a, à la fin de la première, cérémonial accoutumé de la consécration d'une œuvre dramatique, acclamé M. Lalo, l'oreille pleine encore de ses jolies mélodies.

Certes, telle qu'elle est, la partition du *Roi d'Ys* devait plaire ; des mélodies gracieuses, fraîches et pleines de saveur, d'une coloration originale et très personnelle, l'émaille en plus d'une page. Mais l'œuvre dans son ensemble est extrêmement incomplète ; si l'orchestre est remarquablement travaillé, prouvant un symphoniste mieux qu'habile, le rôle auquel l'a réduit M. Lalo, de qui cependant l'on devait attendre une tout autre tentative, le met en telle infériorité vis-à-vis du chant, qu'on ne peut s'empêcher de regretter que l'auteur n'ait pas cru pouvoir, ou n'ait

pas voulu donner à son opéra une facture plus faite, plus définitive. Ou bien il a eu tort, s'il n'avait pas confiance dans ses moyens de dramaturge de laisser une partie importante de situations dramatiques dans son œuvre; ou bien, les y ayant laissées, il a commis l'erreur de les traiter imparfaitement, en donnant à son orchestre un rôle purement décoratif.

Opéra, le *Roi d'Ys* l'est complètement. Un opéra joliet, délicat, charmant, certes; mais ce caractère eût dû être celui de toute l'œuvre pour que celle-ci fût parfaite en son genre. Les scènes dramatiques de la partition détonnent, parce qu'elles sont superficiellement développées. L'auteur a déclaré avoir voulu faire la contre-partie des drames de Wagner; c'est ce qu'ont fait tous les compositeurs modernes, à peu près, puisque c'est leur système qu'a combattu Wagner, dont M. Lalo a écarté de parti pris toutes les réformes; nous croyons, — que l'on ne nous accuse pas, pourtant, de vouloir que les musiciens fassent du sous-Wagner — que l'idée est peu heureuse, car elle ramène aux œuvres hybrides que produisaient les musiciens encore il y a quinze ans. Le seul mérite du *Roi d'Ys* à côté de nombre de partitions, plus âgées, est le soin donné à l'orchestration; et son plus grand défaut est le manque d'unité, de cohésion, de liaison, ce à quoi, dans le système wagnérien, doit être utilisé l'orchestre, et ce que tout musicien peut faire sans être le moins du monde plagiaire de Wagner.

Quoi qu'il en soit, le *Roi d'Ys* est une des plus jolies œuvres du répertoire français. Elle n'a pas une haute valeur d'art, elle n'a apporté aucune formule d'art nouvelle, mais ses mélodies sont si jolies, si inspirées, qu'il serait difficile de ne pas leur pardonner le voisinage de quelques pages boursofflées, et de quelques tares de facture qu'excuse peut-être la date de la partition, écrite déjà il y a une vingtaine d'années.

M. Talazac remplaçant M. Mauras malade est venu créer le *Roi d'Ys*. M. Talazac est le type absolu du chanteur; la voix certes accuse ses bons et loyaux services, mais avec quel art, quelle sûreté l'artiste s'en sert. Toutefois, M. Talazac se ressent de son long séjour à Paris, car s'il chante, il joue à peine.

A côté de lui, Mme Landouzy est divine, adorable, exquise, et tout ceci n'est pas assez pour la louer. Mme Durand-Ulbach a fait un très bon début malgré le trac épouvantable et accoutumé des débuts. — M. Renaud a créé magistralement le rôle de Karnac; en lui le comédien cette fois a égalé le chanteur.

La mise en scène est fort belle, quoique pas luxueuse; mais bon Dieu, quelle archéologie!

LOYS DE GIRAL.

Chronique des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL.

L'intérêt de la semaine a été *Mignon* avec Mlle Weyns. Celle-ci nous a surpris et charmé. A l'encontre de la tradition liégeoise, elle a eu soin d'expurger du rôle ce qu'il avait de pleurnichard pour faire une *Mignon* d'opéra-comique comme l'a voulu Thomas (de Goethe il n'est pas question.)

Ensuite Mlle Weyns déclame bien le chant et prend les mouvements indiqués par la partition et non ceux — consacrés par les amateurs — qui traînaient pour être expressifs.

Le duo des hirondelles avec M. Lissoty a été dit vite et bien; aussi on ne l'a pas du tout applaudi.

C'est une coutume à Liège de méconnaître la valeur des indications musicales. On ralentit tous les mouvements. Nous ne sommes pas un peuple d'obèses, cependant.

On a aussi repris le *Pré-aux-Clers*, la *Fille du régiment*.

Signes particuliers: Neant.

P.

AU GYMNASÉ.

O les femmes! la piécette de Maurice Siville a obtenu un joli succès. C'est simplement écrit, sans prétention. Une bonne scène où le mari et le cousin se poussent des pointes. C'est bien observé et amusant. L'interprétation était satisfaisante pour une première.

Samedi 16 au bénéfice de M. Mandar, 1^{re} représentation de *l'Abbé Constantin*. — Suivront *les Femmes nerveuses*, *les Danicheff*, etc. — Jeudi 21, la toute première de *la Ferme des Aulnes*, de MM. Sauvenière et Hutoy.

Deux bons points, M. Teillet.

P.

Henri Simon.

Avec Remouchamps, Henri Simon tient la tête du mouvement littéraire wallon. Un petit parallèle n'est peut-être pas hors de propos.

Remouchamps met au service de sa plume une connaissance approfondie « des finesses » de sa langue. Un usage de tous les jours lui en a fait sentir la force; l'habile observation de ce qui l'entoure les lui fait mettre dans la bouche de tel ou tel personnage typique, dans une circonstance donnée.

Simon au contraire connaît à fond « la souplesse » du wallon. Il sait ouvrir, assouplir, ciseler pour rendre les choses du cœur et non celles de l'esprit.

Remouchamps met au monde un Tâti, un Matrognard, une Marèie, un Gèra aux sentiments faux toujours, obéissant (les trois premiers) au seul mobile: l'intérêt.

Simon enfante un Mathy, une Fîfine, un Josèph, un Bergopzoom, une Jojèt, osant commenter les passions qui les guident eux et leurs proches.

Simon scrute le cœur humain dans ses replis, même et surtout pour les choses d'amour, ces tant délicates.

Remouchamps se refuse à le faire. En un mot, celui-ci est moins artiste que celui-là.

Simon est un tempérament distinct, particulier, qui s'appartient en propre. On reconnaît à l'ouïr un « rondel » de Henri Simon, l'inventeur de ce genre en wallon, sauf erreur.

Toute œuvre de cet artiste porte un sceau indélébile qui dispense de signature.

Henri Simon est wallon, essentiellement. *Li Bleu-Bixhe* traduit ne serait



M. E. ANTOINE, ARTISTE DU THÉÂTRE WALLON.

plus *Li Bleu-Bixhe*, *Cœur d'Ognon* non plus.

Ces œuvres et les autres plus courtes, appartenant au genre lyrique, répondent à ces trois grands caractères que nous donnâmes un jour à cette même place comme bases du roman wallon: la modernité wallonne, le naturalisme et la pureté de la forme.

Simon est « naturaliste ». Rassurez-vous, bonnes-mamans, ce mot n'implique pas toujours l'idée que vous lui attachez avec une complaisance surprenante. Le naturalisme peut viser le laid et le beau de la vie. L'un et l'autre de ces aspects sont utiles et nécessaires. D'aucuns préfèrent le second: nulle raison pour cela de crier haro sur les amateurs du premier et sur les écrivains qui le peignent.

Henri Simon semble dans son œuvre plus porté vers la beauté que vers l'horreur. Persuadés toutefois nous restons qu'il estime l'une et l'autre.

Peu nombreuses sont les œuvres de Henri Simon, mais elles portent toutes. *A quinze an*, *Treus àbion à l'penne*, *Fât battre li fier tant qu'il est chaud* sont trois chefs-d'œuvre de délicatesse, le premier surtout où l'auteur dépeint le cœur d'une jeune fille frôlé par l'aile légère d'un premier amour. Un vrai bijou.

D'autres poésies légères sont encore dues à Henri Simon. Elles paraîtront réunies bientôt, nous l'espérons.

Comme œuvres dramatiques la foule a consacré *Bleu-Bixhe* et *Cœur d'Ognon* et consacra de même *Sèche, i bêche*, une étude de mœurs nouvelle.

Deux centièmes représentations et une deux centième. Qu'en dit Herr van de Coremans? Voilà des arguments pour la vitalité d'une langue et non les

coups de tam-tam à l'adresse d'un illustre inconnu.

S'agit-il de littérature, ce pauvre lion de Flandre qu'on vient d'invoquer rugit, mais rugit rauque et fait peur.... ou pitié, ou bien il imite, cet oiseau moqueur d'un nouveau genre (des traductions partout ces flamingants, même dans leurs œuvres dramatiques.)

Notre coq gaulois, lui, chante haut et clair et le wallon s'élève de ses propres ailes à des hauteurs qui écrasent de leur magnificence la jalousie tudesque rampante.

SPHINX.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

CŒUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix: 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

A PARAÎTRE:

BRANLANTES

frontispice et 20 eaux-fortes de LOUIS MOREELS

texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe, caractères elzéviriens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

Imp. Aug. Bénard, Liège.